

Des nuits d'été passées dans un petit village côtier de la méditerranée, nommé « Sayada<sup>1</sup> » à écouter mon grand père me racontait des histoires. Le regard porté sur l'horizon, tourné vers la mer, assis sur une épave d'un vieux bateau qui faisait office de banquette devant sa maison, il guettait de loin les lumières surgissantes et les pêcheurs revenir au port. Chaque bateau avait un éclairage qui lui était spécifique et il était capable de repérer leur propriétaire et de les différencier à travers des signaux qui lui sont familiers: le voilier de T., La felluk de R, le sardinier, le pêcheur de ligne, le pêcheur de poulpe avec des lanternes... Il suivait la direction du vent qu'il nommait dans le jargon des marins, le redoutable vent qui pouvait faire chavirer les petits et les grands, rien ne pourrait lui résister s'il se lève, change brusquement de direction, ouvrant les fonds de l'enfer, propulsant les vagues d'une Méditerranée toujours imprévisible. « Quand une dispute éclate entre le vent et la mer, la casse est pour les bateaux. »<sup>2</sup>

Les tempêtes, il en a survécu à plusieurs dans sa vie dont une qui lui aurait valu le pseudonyme « Stacombasse », qui signifiait soit « le capitaine rusé » soit une déviation de l'italien « Combiare », « changer ». Il était jeune sur une petite fellouk en compagnie de trois marins, partie à la pêche des crevettes dans le sud tunisien. Sentant le vent « Barrani » (mot issu de l'italien Barni) commencer à siffler, il décida contre l'avis de tous de revenir au port. A peine arrivé à la hauteur des phares qu'il percevait les bateaux qui le devançaient se fracasser contre les rochers. Il décida de jeter l'ancre, s'abriter du vent derrière le phare et passer la nuit à attendre que ça passe.

C'était une nuit macabre dans ce petit village qui avait perdu au cours de cette tempête enragée vingt de ses pêcheurs, et vingt pêcheurs dans un bled comme celui-là, c'est un trauma collectif. Ce « non, on rentre à la maison » lui a valu cette distinction qui lui a collé à la peau, venant remplacer une autre désignation, celle de « fils de Rokaya », le prénom de sa mère. Ce n'était pas d'usage dans cette culture patriarcale que le fils soit appelé par le prénom de sa mère. Il avait perdu son père à l'âge de trois mois, on a accroché au bébé une boucle d'oreille en guise de talisman pour conjurer le sort abattu sur cette famille. Après avoir survécu à cette nuit de terreur, le « fils de Rokaya » est rebaptisé « Stacombasse. » En renonçant à affronter la mer et en reconnaissant le danger de défier la nature, il a refusé de jouer le héros. On ne joue pas avec la mer.

Chaque nuit, il me racontait des histoires qui n'ont jamais d'auteur, ni sont attribuées à une personne ou à un temps en particulier. Ces histoires appartiennent à qui veut les raconter.

---

<sup>1</sup> mot arabe signifie « la femme qui pêche »

<sup>2</sup> proverbe tunisien

Comme s'il maillait le filet, il passait avec habilité de la légende d'El Kahina , reine des berbères qui hypnotisait l'ennemi avec sa beauté captivante, les faisant tomber de leur chevaux pour leur trancher la tête d'un coup de sabre, à l'histoire du fossoyeur du village qui racontait, tout en soulevant le cercueil, les anecdotes du défunt, créant des esclaffes de rire jusqu'à faire perdre l'équilibre du cortège : « le cadavre tombe et file seul vers sa place ultime ».

Au coeur de la nuit, ces histoires racontées à un enfant avaient sur lui un effet de terreur, mêlé d'une jubilation et d'une fascination inouïes. Il me pinçait pour m'effrayer, me faisant revenir au monde des vivants : « quelques cachemars ne te feront pas de mal.» ou « celui qui a peur, est sauvé.»<sup>3</sup> Et ainsi chaque nuit. Je n'aimais pas rester avec les femmes de ma famille, leurs histoires m'ennuyaient.

Les pêcheurs passés devant chez lui le saluaient. Il était là pour les accueillir avec toujours une attention particulière pour chacun: « vous êtes tous rentrés, sains et saufs?,- oui Sta, ..-le vent nous a fatigué..-subitement le vent a tourné de direction...», toujours ce vent qui le hantait, le tourmentait. Il ne leur demandait jamais si la pêche était bonne, cela pourrait apporter la « poisse » et jamais le poisson. Mais il pouvait les taquiner s'il constatait leurs gamelles vides: « Reviens veiller avec moi si ta femme te mettrait dehors !», ou « J'ai quelques poulpes à te filer au cas où ta femme n'apprécierait pas tes anchois.» Le rire soigne les hommes de la terreur de déperdition.

J'ai eu mon bac et il a fallu que je fasse le choix d'une école sérieuse et « utile » pour mon avenir. Je lui ai annoncé que j'allais étudier la psychologie, littéralement dite « la science de l'âme, ILM al NEFS ». C'est la racine commune des mots « le souffle, la respiration ». Il m'avait répliqué, avec une joie intense, qu'enfin j'allais le soigner de son asthme. Je n'ai pas essayé de le dissuader de cette confusion, dite comme d'habitude dans la langue polysémique qui nous liait, qu'il m'enseignait lui maître de cet art. Au contraire, j'ai trouvé ce lien entre le souffle et la psychologie tout à fait à sa place.

Rapidement l'université a déformé mon oreille phonologique, m'éloignant de cette langue vulgaire si riche, si vivante et si portée sur le mot d'esprit, l'équivoque, la blague (nokta), la poésie. Me taquiner avec son « asthme » à soigner m'était devenu insupportable. Pourtant, c'était moi enfant qui lui avait nommé son cancer de testicules « la grossesse gémellaire », expression qu'il avait adoptée comme si c'était la sienne. Elle est venue mettre un mot sur son ventre gonflée par la maladie. Le patriarche se reconnaissait ouvertement cassé (pour dire castré) « depuis que ces médecins m'ont tout enlevé... » mais aussi « accoucheur d'un jumeau » par césarienne. J'ai été jusqu'à l'extrême de cette figure en lui servant à manger un « zrir », une pâte d'amande et de miel, pour nourrir le parturient. L'enfant use de l'humour pour réparer les adultes de leur déchirure, qui était aussi la sienne.

---

<sup>3</sup> ILI KHAF NJA..

Naïvement, j'ai voulu lui expliquer que mon métier consisterait à écouter les gens en souffrance et à les soigner par la parole. C'est alors qu'il m'avait lancé « vous vendez le vent aux voiliers.. ». Blessée, preuve que je n'avais plus accès à la traduction et suis devenue sourde à l'équivoque. Sa réplique était entendue dans son sens d'usage, à savoir parler dans le vent, parler pour ne rien dire, désignant un sans métier, un métier sans aucune utilité. Vis-à-vis de ma colère exprimée, le vieillard me répondait que la télé et l'école me corrompaient la tête, car ces deux « écrans » ne m'apprenaient pas la vraie vie. Peut-être aussi, et sans que je me rende compte, ma langue parlée est devenue une langue grammaticale « Nahwi », la langue de l'école et de la télé.

On apprenait à l'université de Tunis la théorie des stades freudiens, l'oralité serait primitive, l'anale serait un stade au dessus. On s'élève un degré vers l'humanité quand on arrive à gérer nos excréments. Ou encore: La culture de l'écriture est supérieure à la culture de l'oralité. La première est celle des civilisés, la seconde, inférieure, est celle des arriérés, des ignorants, des analphabètes. Après tout, « Sta » pourrait bien garder pour lui sa langue vulgaire, elle n'était pas faite pour penser. Ce n'était qu'un pécheur de poisson et loin d'être un pécheur de lune. Un malentendu fondamental et historial s'était hissé entre nous.

Grand-père avait cultivé sa bibliothèque orale initialement avec les femmes qui l'ont élevées. Puis, dans sa jeunesse, il avait fréquenté les groupes de « ADIB » (mot arabe qui signifie l'homme de lettre ou l'auteur alors que, paradoxalement, ces Adib nomades sont illettrés). Ce sont des tribus nomades qui installaient leur tente l'été, durant la pleine lune, sur les plages de Sayada. Ils viennent à la recherche de la fraîcheur et fuyaient le désert rude des régions de sud. On leur offrait hospitalité, on leur servait les gâteaux, le couscous, le thé et le liqueur de dattes ( Leg'mi). Puis ils se mettent en cercle à narrer des contes et à chanter leur poésie et ce jusqu'au levée du soleil. Ils parlaient une langue qui était un mélange d'arabe et de chleuh, le berbère du sud. Pour servir la rime, ils pouvaient jouer avec les différents dialectes, les croisant, les déformant, ou en allégeant certains mots de leur terminaisons, ce qui prévaut c'est la musicalité des mots. Ainsi, ils libéraient la langue du sens unique et créent la langue chantée. Sta disait qu'il est arrivé une fois que l'hospitalité qu'on leur devait n'était pas de mise, les Adib leur ont chanté toute la nuit des vers incompréhensibles. Ce n'était que par la suite qu'ils se sont aperçus que le poète s'était livré à des invectives rythmées pour maudire ces radins villageois. La foule pourtant, était en transe; Leg'mi aidant; il criait « Allah, encore, Allah! » Ce souvenir s'est cristallisé dans le langage des pécheurs: quand ils rentrent bredouille de la pêche, ils évoquent la malédiction de l'Adib.

Sans créer des tempêtes, ces néologismes des « ADIB », nomades peuvent s'immiscer dans la langue quotidienne, venant enrichir leur vocabulaire, lequel est perméable à

d'autres vents/ courants linguistiques qui traversent la méditerranée (le français, l'italien surtout des marins de Sicile ou le turc, l'arabe..)

A certains moment, Stacombasse n'était plus captivé par leur chant, pour la simple raison qu'un fonctionnaire de l'état a cru bon d'offrir à ces nomades un micro, croyant par son geste les rendre audibles. Pour Stacombasse, le micro déformait la voix, car un conte ou une poésie doivent être portées uniquement par la voix, par le chuchotement, les vibrations des phonèmes, par le souffle. Les pêcheurs crient beaucoup, parlent fort et cette voix pure du poète, une voix incarnée, est un remède adoucissant.

Sur son lit d'hôpital, mourant, entouré de ses enfants, « Sta » leur annonçait, avec le peu de souffle qu'il lui restait, qu'il avait « tout écrit à Sihem », provocation satirique d'un illettré qui créa le scandale et le doute chez les héritiers de sa fortune. Cette ruse avait pour effet de créer le vide autour de lui, au moins pour quelques minutes. La mort s'approchant à grand pas, il voulait l'affronter seul, sans prière (il n'a jamais pratiqué de son vivant), une dernière bouffée d'air s'y imposait. On le voyait de loin faire semblant de fumer une cigarette imaginaire et d'expirer la fumée, cherchant à endiguer le sentiment d'étouffement qui l'envahissait. C'était son « Dernier nafass », el nafss encore une fois, l'âme ou le souffle empruntant le circuit de la parole, la vie.

Peut-on « tout écrire », si un lecteur avisé ne lisait pas entre les lignes et n'était pas traducteur de plusieurs langues? La monolague n'existe pas car l'univoque étouffe la langue et ne lui offre, en échange du sens, que la répétition, la récitation du même à l'identique. La culture de l'univoque est une culture morte, celle que j'ai retrouvé dans le discours universitaire, instrument qui oeuvre au service du discours capitaliste.

Quelle langue offrirait aux hommes et aux femmes, chacun au singulier, l'utopie d'une délivrance de cette aliénation fondamentale qui fut pour eux le langage? Certes, on ne joue pas avec la mer mais on peut jouer avec les mots.

Il est d'usage qu'un chant ou une poésie chantée par un homme évoque la douleur de l'amour au féminin. L'inverse ne souffre d'aucun inconvénient. Dans l'amour, il y a quelque chose qui traverse les deux sexes, une sorte de différence, non différence, les deux sont entamés par un manque à être, une douleur de vivre, cette impossibilité qui nous divise de l'« il n'y a pas de rapport sexuel. » Pourquoi restons nous bloqués dans l'empire du sexe comme unique élément différenciateur? Ce fait biologique classificateur des animaux est-il transposable simplement aux humains, aux parlêtres? Pourquoi continuons-nous à reprendre ce malheureux adage de Freud « l'anatomie c'est le destin » rappelant par là un déterminisme biologisant auquel il s'était référé, un héritage de la médecine à laquelle il souhait rester fidèle pour réparer la brèche ouverte par la psychanalyse dans le discours de la science. Et si tout le travail dans une analyse est justement d'échapper à tout destin

tracé par l'Autre qui l'assigne à habiter un sexe, ceci est valable pour les deux sexes. Le vent peut tourner de direction sans créer nécessairement des tempêtes, n'est-ce pas?

Foucault a bien montré dans sa trilogie de « l'histoire de la sexualité » que le sexe en lui-même qui dit la vérité sur ce qui est un homme et une femme est un fait historique, c'est-à-dire lié à un contexte discursif donné. « On a essayé longtemps d'épingler les femmes à leur sexualité. « Vous n'êtes rien d'autre que votre sexe », leur disait-on depuis des siècles. Et ce sexe, ajoutaient les médecins, est fragile, presque toujours malade et toujours inducteur de maladie. « Vous êtes la maladie de l'homme. » Et ce mouvement très ancien s'est précipité vers le XVIIIe siècle, aboutissant à une pathologisation de la femme : le corps de la femme devient chose médicale par excellence. J'essaierai plus tard de faire l'histoire de cette immense « gynécologie » au sens large du terme. »

Le reproche que Foucault lançait aux mouvements féministes, c'est justement de rester fidèles à cette anthropologie du sexe en essayant de remonter la pente, un contre-pouvoir qui affirme ce qu'il dénonce, usant des mêmes armes: il dit ceci: « « toujours plus de vérité dans le sexe » à laquelle des siècles nous avaient voués : il s'agit, je ne dis pas de redécouvrir, mais bel et bien de fabriquer d'autres formes de plaisirs, de relations, de coexistences, de liens, d'amours, d'intensités. J'ai l'impression d'entendre actuellement un grondement « anti-sexo » (je ne suis pas prophète, tout au plus un diagnosticien), comme si un effort se faisait en profondeur pour secouer cette grande « sexographie » qui nous fait déchiffrer le sexe comme l'universel secret. » (Dits et Ecrits III, 1977)

Il y a ici lieu de ne pas confondre le combat politique et légitime des femmes pour leur droit et le travail d'analyse qui est toujours celui d'un sujet divisé qui se présente à nous, le sujet de l'inconscient qui ignore les bipolarités consensuels et normativantes.

Je voulais partager avec vous cet intime et étrange transmission dont je suis héritière, d'une écriture par la voix, ouverte aux langues et à leurs possibilités, à leur traductibilité. Optons amis pour le pari du nomade! faute d'avoir un potager à cultiver, il crée une hétérotopie dans la langue. Soyons des « Adib » et non pas des « Medeb » (les interprètes des livres sacrés ou les exégètes) !

Si un mot nous ne conviendra pas dans la langue maternelle, parce qu'on le trouve alourdi par un phallogentrisme qui traverse les temps et les lieux, qui emprisonne les hommes et les femmes dans la problématique de l'avoir et du manque, allons le chercher ailleurs...au bord d'un bateau sans boussole, ou sur un tapis volant.

A notre prochaine embarcation..

Sihem KELLER

Soisy sur Seine, le 16-06-2022